

II. Le romantisme et les Pyrénées à propos d'un livre récent

Joseph Calmette

Citer ce document / Cite this document :

Calmette Joseph. II. Le romantisme et les Pyrénées à propos d'un livre récent. In: Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 52, N°207-208, 1940. pp. 345-367;

doi : <https://doi.org/10.3406/anami.1940.5551>

https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1940_num_52_207_5551

Fichier pdf généré le 19/09/2018

II

LE ROMANTISME ET LES PYRÉNÉES
A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

C'est un sujet bien séduisant que vient de traiter un professeur éminent du lycée de Toulouse, dans une savante thèse de doctorat, il est vrai soutenue en Sorbonne, mais qui n'en appartient pas moins par excellence au Midi¹. La littérature pyrénéiste n'est-elle pas nôtre par définition? Elle n'a jamais inspiré, en tout cas, de livre plus documenté à la fois ou plus agréable à lire que ce livre de choix, fruit d'une recherche diligente et profonde, où une critique toujours en éveil inspire des jugements marqués au coin de plus solide et sûr bon sens et où des citations abondantes quoique sans excès viennent s'insérer avec un si heureux à-propos.

Une véritable anthologie du romantisme pyrénéiste vient de la sorte ajouter son charme à celui de l'étude originale et neuve qui nous est offerte. Il convient de consacrer ici à une œuvre de cette classe mieux qu'un compte rendu du type courant et d'en parcourir attentivement les chapitres, plume en main, pour en noter ainsi qu'elles le méritent les pages les plus caractéristiques.

*
**

Peut-être, avec un peu de complaisance, eût-on pu remonter plus haut que le xvi^e siècle, lorsqu'en guise

1. Jean Fourcassié, *Le Romantisme et les Pyrénées*, Paris, 1940, N. R. F., Librairie Galimard, in-8° de 440 pages, 11 pl. hors texte.

d'introduction passent devant nous quelques fragments littéraires d'avant le Romantisme, fragments où les Pyrénées n'apparaissent qu'à la dérobée et très occasionnellement d'ailleurs. Pierre Vidal, pourtant, a jadis conté l'excursion du roi Pierre d'Aragon au Canigou, exploit moyenâgeux d'un amateur de cimes avant la lettre. Mais, soit! Ne cherchons pas plus haut dans le temps que ne l'a voulu faire notre critique, et donc, prenons, avec lui, les choses à la Renaissance. Au seuil des citations s'inscrit alors celle de Salluste du *Bartas* chantant à sa guise, en 1578, le pittoresque de Bagnères :

« Les monts enfarinés d'une neige éternelle
 La flanquent d'une part; la verdure immortelle
 D'une plaine qui passe en riante beauté
 Le vallon Pénéan, la ceint d'autre côté. »

En ces vers, où l'empreinte de la Pléiade est certes reconnaissable dès l'abord, un premier paysage pyrénéen à deux plans s'ébauche, sobre de traits et de couleurs, mais d'une touche dont on ne peut s'empêcher, nous semble-t-il, de relever la justesse. Le rempart que constitue la chaîne est également dessiné avec force par le même poète lorsque, s'adressant à François I^{er}, il entreprend de l'induire en méditations mythologiques de circonstances à l'aspect de « la campagne

Que Nature mura de rochers d'un côté,
 Que l'Ariège entrefend d'un cours précipité,
 Campagne qui n'a point en beauté de compagne. »

Le xvii^e siècle — on pouvait d'avance s'en douter — n'offrira rien de comparable à ces vers bien frappés de *Du Bartas*. Mais comment le xviii^e siècle, plus attentif à la nature, va-t-il traiter nos montagnes?

Deux courants semblent se juxtaposer dans la seconde moitié de ce siècle. Le peu enthousiaste abbé Voisenon, qui se trouve en traitement à Cauterets l'année où voit le jour *La Nouvelle Héloïse* (1761), a cette réaction caractéristique devant le lac de Gaube : « La nature paraît gémir de l'horreur qu'elle se fait à elle-même. » La montagne horrible, repoussante, tel est le thème général. Mais voici que d'autres visiteurs, sans cesser de parler d'horreur, associent à cette épouvante un sentiment plus ou moins vif d'esthétique. Le chevalier de Bertin, lui, se laisse impressionner, en 1780, par la « redoutable enceinte » de Gavarnie, et il s'écrie devant la « nature » qui ménage un tel spectacle :

« Qu'elle est belle en ces lieux ! Quelle horreur elle inspire ! »

La montagne commence à être le paradis ou l'enfer des « belles horreurs ». N'est-ce pas, tout bonnement, la nécessaire transition vers la *beauté* tout court ?



« Aux environs de 1789, l'admiration s'étale. Elle s'enfle et déborde. Nous nous trouvons alors en présence d'œuvres étonnantes. Les extases y sont incessantes, indiscretes. L'équilibre raisonnable est rompu ; l'enthousiasme emporte tout. » Les Picqué, les Dusaulx, les Saint-Amans, en sont, entre autres, les interprètes ; l'imperfection de la forme les a pour leur malheur desservis étrangement. « Presque toujours le vocabulaire vieilli, le style défraîchi, au lieu d'exprimer l'émotion la trahissent. » Si donc il ne s'agissait que de littérature, on pourrait négliger ce groupe primitif du « préromantisme pyrénéen », mais il s'agit d'histoire, et l'on

ne saurait, en vérité, expliquer la floraison future, si l'on méconnaissait le rôle des médiocres initiateurs.

Malgré son peu de talent, Picqué, auteur des *Veillées béarnaises*, est bien représentatif du préromantisme. « A côté des Pyrénées « Louis XVI » de ses prédécesseurs, en attendant les Pyrénées « style Empire » et les Pyrénées « 1830 », il est le seul à représenter le « style Convention ». Jean Dusaulx, auteur d'un *Voyage à Barèges et dans les Pyrénées fait en 1788*, futur bibliothécaire de l' Arsenal, est compagnon de voyage de Pasumot et de Saint-Amans, et, sans le louer outre mesure, Maine de Biran avouera le lire avec plaisir. Saint-Amans lui-même écrit en 1789 un *Voyage sentimental et pittoresque* que Ramond qualifie « un des écrits les plus naïfs et les plus agréables que les Pyrénées aient inspiré à un ami de la nature ». Saint-Amans ne trouve-t-il pas, à la lettre, *romantique* la route de Pierrefitte et *romantique* aussi la vallée de Gavarnie? Or, dit-il lui-même, « romantique est plus que pittoresque », car le premier de ces termes « ajoute... l'intérêt que l'âme peut prendre à ces heureux effets de la nature, en s'amollissant à leur aspect; celui que l'imagination peut y attacher en peuplant la scène d'êtres moraux qui lui donnent lieu de revenir sur le passé, de s'élancer dans l'avenir, ou même de se fixer sur le temps présent par une douce et tendre rêverie. »

Mais voici mieux. L'heure de Ramon lui-même a sonné. C'est lui qui sera le vrai maître du « préromantisme pyrénéen ». Ramon de Carbonnières (1755-1827) a eu « cette étonnante fortune d'être, de la part de certains fidèles, l'objet d'un véritable culte et de rester à peu près ignoré du grand public ». On connaît, certes, la *Société Ramond*, toujours vivante et indéfectiblement attachée à la mémoire de son éponyme dont elle per-

pétue l'efficace action. Né à Strasbourg le 4 janvier 1755, ami de Lenz, qui fut confident de Goethe, Ramon fut bien, dans toute l'authenticité du terme, un romantique, puisqu'il subit sa crise de werthérisme à propos de Sophie Larcher, de Colmar; il fut même un suivant de Cagliostro et se vit mêlé à « l'affaire du Collier ». Mais la chance veut que l'ardent Alsacien soit envoyé en traitement à Barèges en 1787. Déjà un voyage dans les Alpes l'a initié à la haute montagne. Les Pyrénées vont le conquérir. Son *Voyage au Mont-Perdu*, de 1801, en fournirait à lui seul la preuve. Nul n'a plus fait pour « lancer », pourrait-on dire, les Pyrénées dans la science, dans le tourisme, dans la littérature.

Quant au point de vue littéraire, Ramon « trouve sa place exacte entre l'Encyclopédie et le romantisme, entre Buffon et Victor Hugo ». Esprit net, il ne répugne pas à la méditation. On perçoit même sous sa plume quelque chose de ce « romantisme social » où trouveront à se complaire Hugo et George Sand. Mais surtout, il a le don de dépeindre la montagne : c'est qu'il vibre sincèrement devant elle. « Il sait échapper aux fadeurs conventionnelles du « genre descriptif » cher à son temps. Il possède au plus haut degré cet art de choisir le détail expressif... Ecartant l'adjectif banal ou l'image usée, il s'efforce d'être vrai sans surcharge inutile, de donner l'impression d'ensemble par une couleur, un mouvement ou un bruit, de faire sentir l'âme même du paysage. » Qu'il s'agisse du lac d'Oô, de la haute vallée d'Estaubé, de tant d'autres vues qui deviendront ou non classiques, des tableaux de choix surgissent, bien équilibrés et fortement sentis. Si les tenants du « Style Empire » ne profitent guère de la leçon, l'avenir, du moins, saura s'y retremper.



Une part bien attachante du livre que nous parcourons est celle qui nous retrace « La vie aux Pyrénées à l'époque romantique ». Maintenant, les Pyrénées sont à la mode. Elles bénéficient à la fois d'un préjugé favorable et des progrès prodigieux des voies d'accès. Les « stations » à la mer ou à la montagne préludent à leur fortune. Il faut lire les pages documentées et agréablement conduites où l'auteur de notre thèse nous fait assister à cet essor. Toutes nos villes d'eaux y passent et nous participons à la « saison » qui se déroule : l'arrivée en diligence, les guides, le logement, les prix, la cure, les distractions... Excellents chapitres d'histoire des mœurs. La chasse à l'izard ou à l'ours y a sa place comme les excursions, comme le cacolet et la chaise à porteur. Mais rien ne vaut « la conquête des pics ». La joie en est inséparable du « pyrénéisme romantique ». Le Vignemale et le Néthou sont escaladés au temps du ministère Guizot. Si le digne guide Pierre Barrau a été victime en 1824 d'une tentative sur le glacier de la Maladetta, d'intrépides émules vengeront sa mémoire. Aux fortes émotions de l'escalade des sommets s'ajoute le souci des vieux costumes, celui des danses traditionnelles et des chants anciens. Le folk-lore commence à susciter l'attention. Les industries locales ne sont pas négligées; il se rencontre des amateurs pour apprécier leurs spécialités.

« Les élégantes achètent surtout aux Pyrénées des *crépons* de laine. En 1817, Etienne Jouy en emporte déjà « quelques aunes » pour une amie. A cette époque, les indigènes les utilisent sous forme de *voiles* dans les

cérémonies religieuses. La mode, à partir de 1815, les répand dans la France entière. On les appelle des *Barège*, bien qu'ils soient fabriqués pour la plupart à Bagnères. On en fait alors des robes, des écharpes, des turbans, et surtout des *shals*. » La meilleure preuve du succès, c'est qu'on se livre à des imitations. Ne s'avise-t-on pas de faire des contrefaçons en soie, en coton, en laine, le tout filé à la mécanique? Il n'importe. « Le Barège pyrénéen reste sans rival. » On le file à la main, au fuseau, et sa finesse est sans égale. En 1828, la duchesse de Berry s'inscrit comme cliente. Ayant, au cours de son voyage fameux dans le Midi, visité les ateliers de Luz, elle achète à Saint-Sauveur, nous apprend *L'Écho du Midi* du 16 septembre, « une jolie robe de crépon-barège, fabriquée à la hâte pour elle par MM. Réjaunier et Rouillet frères. » Jules de Rességuier a chanté le « schall » dans une pièce de ses *Tableaux poétiques* (1828) qui mérite de rester.

A vrai dire, l'apparition de la duchesse n'a pas inauguré la série des « Voyages princiers » qui vont accentuer, au long du XIX^e siècle, le mouvement vers nos montagnes. Napoléon I^{er} a donné le branle par son voyage de 1808 et la duchesse d'Angoulême, en 1823, a précédé celle de Berry. A peine un peu plus tard, le duc de Nemours se soigne à Luz. C'est toutefois avec le Second Empire que les séjours de têtes couronnées prennent vraiment de l'importance. A dater de 1854, la cour fréquente Biarritz. En 1859, l'Empereur et l'Impératrice sont fêtés à Saint-Sauveur. Le prince impérial participera à la « bataille des fleurs » de Luchon. Des projets s'ébauchent : l'idée d'une route des Pyrénées, destinée à rester longtemps à l'état de rêve, s'impose déjà aux esprits audacieux.



Les princes des lettres feront plus et mieux, sans doute, pour les Pyrénées que les Souverains et les membres des augustes dynasties. Et voici, à l'avant-garde des « Romantiques aux Pyrénées », ceux que notre critique appelle « les jeunes : Vigny, George Sand, Baudelaire, Flaubert ».

Dans son livre devenu classique sur Vigny, Ernest Dupuy estime que « Vigny n'aurait probablement pas écrit *Dolorida*, *Le Déluge*, *Le Cor*, si les hasards de la vie de camp ne l'avaient conduit dans les Pyrénées ». Sans doute vaudrait-il mieux être moins affirmatif. « Si l'on étudie la vie de Vigny à cette époque et son retentissement sur l'œuvre, l'influence des Pyrénées n'y semble pas si importante. » Certes, torrents et montagnes « font sa joie ». Admiration fugitive, tout de même, et qui n'a rien de comparable aux enthousiasmes de George Sand, de Flaubert ou de Victor Hugo. Vigny est un citadin; et c'est un soldat qui s'ennuie. La marque des Pyrénées n'est vraiment sensible que dans *Le Lac* et dans quelques pages de *Cinq-Mars*. Encore est-il à noter que, dans ce roman, l'auteur décrit, non sans justesse d'ailleurs, le Roussillon et Perpignan sans y être jamais allé.

George Sand recevra au contact des Pyrénées une toute autre empreinte. Installée à Cauterets en 1825, elle y éprouve la surprise et l'admiration « jusqu'à l'étouffement ». Elle y respire « dans la solitude des monts sublimes ». Une passion se déroule dans le décor, accompagnement inévitable. Et le merveilleux voyage nous vaudra, épars dans l'œuvre de la romancière, des tableaux toujours impressionnants et souvent réussis à miracle : une Andorre de rêve, la gorge de Luz, et tant

d'autres, et comment ne pas songer au *géant Yéous*, ce roman pyrénéen, dont notre critique précisément vient de procurer une très opportune édition ?

On est moins à l'aise pour apprécier l'action des Pyrénées lorsqu'il s'agit de Baudelaire. La visite qu'adolescent il fit à nos monts a-t-elle eu l'importance que lui attribue De Reynold ? Le lac décrit sous le titre *Incompatibilité* par le poète des *Fleurs du Mal* est-il bien le lac de Gaube ? En tout cas, « une sensation rare d'inquiétude romantique et de majesté » a été rapportée par lui des solitudes pyrénéennes, et le reflet s'en retrouve à plus d'une reprise dans son œuvre.

Flaubert, mieux encore. Car son romantisme pyrénéen sera plus accusé. Lui aussi, il fait pèlerinage au lac de Gaube qu'en bon romantique il voudrait contempler au clair de lune. Il ne se résout pas, en tout cas, à y prendre pour confident de ses impressions cet *Album* où, dit-il, on ne relève que deux sortes d'exclamations : celles des « sots » sur le lac lui-même, et celle des « ventrus » sur la bonté des truites. Aussi bien retient-il sur son carnet quelques-unes de ces « sottises », précieuses pour le dossier de *Bouvard et Pécuchet*. Des notations utilisées à propos nous montrent, d'ailleurs, en Flaubert, un fervent de la chaîne. Il sait se souvenir des contreforts de Lourdes, « montagnes d'avant-poste » ; il évoque « ces vallées qui ont l'air d'une corbeille de marbre tapissée d'herbes », ou, plus précisément, la terrasse du prieuré de Saint Savin, alors qu'au loin « on entendait vaguement le bruit du gave dans la vallée ; l'église résonnait de cantiques, et des oiseaux chantaient dans les arbres ». *L'Éducation sentimentale*, enfin, offrira une page bien venue sur Fontarabie. A coup sûr, les Pyrénées n'ont pas assouvi le goût d'exotisme du poète en prose de *Salambo*. Du moins le pèlerin de Gaube demeure

pour l'anthologie pyrénéiste « un jeune bachelier romantique qu'on sent déjà mûr pour le chef-d'œuvre ».

*
**

« Quelques grands romantiques : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo » vont tenir une place singulièrement inégale.

Le fameux « roman de l'Occitanienne » semblerait annoncer une œuvre où les Pyrénées auront un rôle de premier plan. En réalité, « elles dressent leur décor lointain dans un drame pathétique de la vieillesse » de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et il suffit de retenir que, dans « cette aventure de l'*Enchanteur*, le quatrième acte se déroule à Cauterets et au lac de Gaube ».

Lamartine, qui, en 1840, « vient, très bourgeoisement, dans les Pyrénées, soigner de vieux rhumatismes », prononça à Pau, dit-on, ce « mot historique » si souvent répété : « Voilà la plus belle vue de la terre, comme Naples est la plus belle vue de la mer. » On le fêta à Bagnères. Les habitants fondent de grands espoirs sur cette flatteuse visite. Hélas ! La politique — la question d'Orient aidant, en attendant la Révolution — va faire aux sites entrevus une terrible concurrence. D'autres paysages prévaudront. Au surplus, l'auteur du *Lac* — qui n'a rien de celui de Gaube — est, qui qu'en grogne, un bon Bourguignon. Le génie bourguignon veut l'ordre et le calme, fût-ce dans l'imagination. Il serait surprenant qu'un Bourguignon authentique se fît le chantre de la haute montagne et de ses aspects heurtés. Aussi bien, dans une lettre à M^{me} de Girardin, le poète de *Milly* inscrit ce jugement péremptoire : « J'ai vu les Pyrénées et les mers en vain. »

Il en ira tout autrement de cet émule de Lamartine que fut le grand Hugo.

Le premier voyage de Victor Hugo aux Pyrénées remonte à sa jeunesse, en 1811; il y retourne en 1843. D'exquises descriptions parsèment l'œuvre soit en prose soit en vers. Ici c'est Biarritz, « village blanc à toits roux et à contrevents verts », avec ses pêcheurs et ses pêcheuses, finement silhouettés. Là, c'est l'aube aux environs de Cauterets. Ailleurs, les Basques, admirablement définis dans une page peu citée de *L'homme qui rit*. C'est encore le brouillard au matin de *Toute la lyre*, le « vieux pasteur » des *Quatre Vents de l'Esprit*, le Tibidabo du *Jour des Rois*. Certes, la fantaisie du poète en prend souvent à l'aise avec la réalité des sites comme avec la géographie, et le symbole est, plus d'une fois, un élément perturbateur. Hugo ne s'est pas gêné pour décrire des points des Pyrénées qu'il n'a jamais vus ou qu'il n'a vus qu'après les avoir décrits. Simple fantaisie que d'écrire (ne dirait-on pas qu'il s'agit de Gênes?) :

« Le marbre est comme la pierre
Dans la riche Puycerda. »

Mais il est curieux de noter que si Hugo se permet dans les *Orientales* cette strophe :

« Toujours prête au combat, la sombre Pampelune,
Avant de s'endormir aux rayons de la lune,
Ferme sa ceinture de tours... »

il bénéficie d'une véritable intuition. Car, passant par Pampelune en 1843, il en vérifie rétrospectivement la justesse, en se récitant à lui-même ses propres vers sous les murs de la capitale navarraise.

Que conclure? « Les Pyrénées occupent en somme dans l'œuvre de Victor Hugo à peu près la même place que dans sa vie. Il ne s'y attarde ni ne s'y fixe. Mais de ce voyage d'amoureux les échos se répercutent pendant un certain temps à tous les horizons de sa pensée. »



« Henri Heine et Bismarck aux Pyrénées. » C'est donc au tour de deux grands Allemands.

Heine fut attiré vers les Pyrénées par sa santé. Si les sources de Cauterets ne le guérissent pas, il puise du moins un calme réel dans son ambiance. « Devant ma fenêtre, le Gave, un sauvage torrent de montagnes, se précipite sur des blocs de rochers, avec un fracas continu, qui endort toutes les pensées. La nature est ici d'une beauté merveilleuse et sublime. Les montagnes qui m'entourent, hautes comme le ciel, sont si paisibles, si vides de passion, si heureuses! »

Le célèbre romantique allemand nous conte ailleurs l'histoire d'*Atta Troll*. C'est un ours que les baigneurs de Cauterets s'amuse à voir danser sur la place. Il s'échappe. Une expédition, à laquelle participe le poète, se lance à sa poursuite, et, finalement, le cadavre de l'animal est rapporté à la ville. Le texte allemand abonde en traits d'une grande fraîcheur, par exemple à propos du lac de Gaube : « Le lac aux eaux profondes repose dans sa sombre coupe de rochers. De pâles étoiles regardent mélancoliquement du haut du ciel. La nuit et le silence! Les rames s'élèvent et retombent. La barque nage mystérieusement en clapotant. » Les lettres de Heine ont des pages qui valent celle-là, en particulier sur le Tourmalet.

Bismarck lui-même, malgré son « esprit sec et lourd », n'a pas été insensible à la nature pyrénéenne. Le doit-on moins aux effluves du pittoresque qu'à cette belle Catherine, pour qui l'homme d'État prussien a éprouvé une si amoureuse tendresse? Il en conservera dans son porte-cigare une petite fleur jaune cueillie à

Superbagnères, à côté d'une mousse du Port de Venasque... et d'une branche d'olivier de la terrasse d'Avignon. Quel dommage que le chancelier de fer n'ait pas mieux médité sur les vertus de l'olivier. La France, l'Europe et la civilisation en eussent été mieux servies.

*
**

« Stendhal et Mérimée » s'inscrivent à leur rang dans la galerie du romantisme pyrénéen.

Le premier ne peut certes pas se placer parmi les enthousiastes de la montagne. « J'étudie : les vins, le cocuage, et les églises gothiques et romanes », écrit-il froidement au début de son *Journal*; et, s'il veut bien concéder que la vue de la plaine et des Pyrénées, sur la terrasse de Pau, est « une des plus belles vues de France », il vitupère aussitôt contre « les échevins », coupables de l'avoir « abîmée » par de hautes cheminées qui fument. Toutefois, en 1837, il trouve « charmant » le spectacle de la plaine du Roussillon dont il retient les maisons blanches et les forêts de lièges.

Mérimée est mieux doué pour pénétrer le pittoresque pyrénéen. Pourtant, sa correspondance intime en témoignera mieux que son œuvre publiée.

« Mérimée est venu souvent aux Pyrénées : il a trouvé en elles des joies multiples : des monuments, une société choisie, des bains réparateurs, des mets délectables, des paysages. » L'archéologue se complaisait à parcourir les églises du Roussillon et de la Cerdagne en compagnie de cet excellent connaisseur qu'était Jaubert de Passa. La société des stations thermales lui permettait de croquer des types inoubliables; quant à sa gourmandise notoire, sans faire fi des ortolans, elle se vante de leur préférer à Tarbes les cailles en pâté. La nature,

elle, le comble. A Saint-Sauveur, il « se rassasie de montagnes et de glaciers » et Bagnères le ravit grâce à « la beauté des eaux pour lesquelles le cristal ne serait pas une bonne comparaison ». Le Canigou, la montagne de Serrabona, retiennent son esprit en même temps que les édifices qui l'ont appelé au cours de ses inspections. Resplendissant au clair de lune, le Canigou ajoute aux traits de couleur locale de la *Vénus d'Ille*. L'inspecteur des monuments historiques sait se faire excursionniste et y prendre plaisir. « J'ai goûté, écrit-il à un de ses correspondants, un des plus vifs plaisirs que j'ai éprouvés, c'est de descendre une pente de neige en m'appuyant sur un bâton ferré. » Et il ajoute : « A propos de neige, comment appelez-vous une jolie fleur bleue qui croît presque à la limite des neiges sur toutes les montagnes des Pyrénées? Cela forme un tapis court d'une couleur délicieuse. Le saucisson mangé sur ladite herbe en paraît deux fois meilleur. »



Au tour maintenant des « chroniqueurs » : Thiers, Cuvillier-Fleury, Nisard, Léonce de Lavergne.

Le premier vient aux Pyrénées en 1822, à l'occasion d'un grand « reportage de politique extérieure ». Le futur ministre est hostile à l'intervention dans les « choses d'Espagne ». Cela, du moins, nous vaut quelques descriptions « d'un style un peu pâle, mais sans fadeur ». Retenons-en cet instantané du Puymorens sous la neige : « Il y avait des moments d'un calme parfait, où il ne se faisait plus d'autre mouvement que la chute silencieuse de la neige... Le vent partait tout à coup avec une violence inattendue, roulait les nuages, les prenait dans les enfoncements, et, emportant la neige qui tombait

encore, celle qui jonchait déjà la terre, il la soulevait comme le flot de la mer, ou la chassait devant lui comme l'écume des eaux. »

Nisard, le dogmatique Nisard, a été enchanté par les Pyrénées vues de Pau et quelques lignes bien venues, inspirées par ce spectacle, figurent dans les *Souvenirs de Voyages*. Il s'y ajoute des passages intéressants qui se réfèrent à d'autres paysages pyrénéens : rêverie dans la gorge qui va de Laruns aux Eaux-Chaudes, orage près des Eaux-Bonnes. En vérité, les *Souvenirs* nous révèlent « un Nisard dénué de toute austérité... Il s'émeut et il rêve ». Un romantique véritable se cache-t-il sous l'écorce de cet anti-romantique déclaré, destiné à devenir le prophète du classicisme de son temps ?

Correspondant du *Journal des Débats*, Cuvillier-Fleury, précepteur du duc d'Aumale et familier de la Cour de Louis-Philippe, envoie à son directeur des impressions sur Bagnères et sur Gavarnie. Un « goût parfait » le guide. Gavarnie lui inspire « une émotion pleine de ravissement ». Il éprouve « un bon et solide enthousiasme, conquis à force de patience, et capable de résister à la chaleur, aux roches aiguës, à la fatigue et même à la faim ».

Il y a plus de personnalité et de vigueur chez Léonce de Lavergne. Il s'agit de ce Léonce Guilhaud de Lavergne qui, à l'âge de 25 ans, en 1834, assistait, à l'Abbaye-au-Bois, à la lecture, par Chateaubriand, des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Son récit de cette mémorable scène a paru par ses propres soins à Toulouse dans la *Revue du Midi*. Ami du grand homme, il se laisse assurément, comme son modèle, entraîner parfois par « ses souvenirs livresques, classiques et chrétiens ». Il voit à travers la mythologie les mœurs des bergers pyrénéens. Mais il a des tableautins d'une note juste et exquise.

Celle-ci, par exemple, à propos des hauteurs qui dominent Castillon, entre ce village et Seix : « Le Betmale fuyait sur nos pieds et laissait à découvert une longue portion de la chaîne. Le temps était sombre et orageux ; les nuages stationnaient sur les pics, et cachaient l'extrémité de leurs pointes. »

Bien mené aussi le récit de la messe à Ayet, le principal hameau de la vallée betmalaise. A la sortie de l'office, c'est le triomphe des jeunes filles. Elles défilent, gracieuses, pour remonter ensuite, et puis, tout à l'horizon, elles se laissent voir, « debout sur la hauteur et se tenant par la main, comme les vierges spartiates de Virgile ». Sensation vécue, on n'en saurait douter. « Parmi tant d'essais plats ou présomptueux de cette époque, celui-ci sonne clair. C'est un petit chant discret dont à peine quelques notes ont fané. »

*
**

« Les Romantiques mineurs » viennent à la rescousse. Nombre d'entre eux ont séjourné aux Pyrénées. C'est à quatorze ans que les aperçoit en 1800 Marceline Desbordes-Valmore, au cours d'une tournée théâtrale. Sa mère, en effet, l'a engagée dans la troupe dont fait partie son mari et aussi l'illustre acteur Monvel. Plus tard, Marceline y retournera avec Valmore. Le souvenir qu'elle en conserve sera toujours doux à son cœur meurtri. Pau, Toulouse, Tarbes, Bagnères lui semblent autant de séjours reposants : « C'est calme et tiède, jamais triste. » Elle ne rêve que d'y revenir.

Henri de Latouche a visité les Pyrénées en 1835 et y fait allusion dans une lettre à Jules de Rességuier. Aussi bien celui-ci est-il un habitué des stations pyrénéennes. Son enfance s'est déroulée au château de Sauveterre,

dans le Gers. Il en chante pieusement la « Symphonie de neige et de soleil » :

« Adieu, ma petite maison,
Près des rochers qui m'ont vu naître,
Où j'aimais tant à voir paraître
Le soleil d'or à ma fenêtre,
La neige blanche à l'horizon. »

En 1821, le poète est en traitement à Luchon. Il en juge la vie de salon « peu romantique ». Il préfère évidemment la simplicité, la pureté des mœurs des montagnards qu'il célèbre dans les vers de ses *Prismes poétiques*, en 1838.

Un tableau de l'automne à Thuir, dans les *Poèmes et chants élégiaques*, d'Alexandre Guiraud (1824), mérite sa place dans la série, et l'on peut y ajouter également, puisé dans *Colombes et Coulevres*, de René de Beauvoir (1854), un arc-en-ciel sur la Cascade où se reflète à n'en pas douter ce séjour à Cauterets, d'où l'admirateur de Hugo a envoyé au maître... une plume d'aiglon accompagnée d'un hommage en vers :

« C'est un aiglon qui, regagnant son aire,
Laissa tomber sur le roc solitaire
La longue plume arrachée à son flanc.
Je vis au bout une goutte de sang...
J'en eus pitié, car vous êtes son frère.
Que faites-vous, dites, notre aigle à tous,
Tandis qu'ici la bise nous assiège ?

A quoi Hugo daigna répondre, à la vérité par un poème qui ne sera jamais classé parmi ses principaux chefs-d'œuvre.

**

Le romantisme n'est pas tout entier dans la littérature. « Peintres et artistes » réclament aussi leur part.

Gavarni — de son vrai nom, comme on sait, Guillaume Sulpice Chevallier — ouvre la marche. Le pseudonyme destiné à devenir si glorieux est, au surplus, pyrénéen s'il en fût. On se rappelle l'histoire, telle du moins que l'a rapportée Jules Claretie dans le *Charivari* de 1868. Le dessinateur envoie au Salon de 1823 deux aquarelles qui sont datées de Gavarnie. Le catalogue se trompe et voit là le nom de l'auteur. Par la suite, on laisse tomber l'e muet et Gavarni est acquis à l'histoire de l'art. Susse affirme que Gavarni fut bien, dès l'abord, une signature volontaire, et Sainte-Beuve comme Charles Yriarte épiloguent là-dessus chacun à sa façon. De toutes manières, voulue ou non à l'origine, la forme même du nom que conservera Chevallier est et reste un hommage au plus fameux des sites pyrénéens. Ces sites, Gavarni les aime vraiment. Dessinateur à Tarbes, chez Leleu, géomètre du cadastre, il consacre ses loisirs à excursionner. « Aucun pays ne m'a causé tant d'effet », écrit-il de Laruns. Les pages de son journal inédit, reproduites par les Goncourt et par Lemoisne, dans les livres qu'ils ont consacré à l'artiste, témoignent de l'admiration que celui-ci éprouve et aussi de la pénétration de sa vision; bien entendu la nature n'en bénéficie point seule, mais aussi les types : l'Aragonais « au teint gris, aux formes osseuses, à la tête rasée, à la couronne de cheveux roux, qui passe avec son *cigarrito*, sa peau de bouc et ses mules; la jeune fille de Luz, au « capulet rouge » s'avancant « au trot de son cheval qu'elle monte en cavalier, et dont les flancs sont cachés sous les pans d'un tablier fendu »; le chevrier, dont le troupeau est dispersé « sur les parois inclinées et chevelues du précipice » et « qui, après un exil de six mois, revient lentement d'Héas, avec sa cape brune et son sac rempli de sonnettes ». Beaux

sujets de croquis d'album. La lithographie en profitera. Et vraiment, les Goncourt sont bien sévères pour ces œuvres de jeunesse où ils ne trouvent à louer « qu'une certaine naïveté enfantine ». Les chefs-d'œuvre de l'artiste en son zénith font tort à ces essais de débutant. Ils sont loin d'être indignes de leur signataire. Celui-ci, au surplus, a beau atteindre la grande renommée, il reste fidèle au souvenir des sites qui l'ont jadis enchanté, et bien des signes sont là pour nous en convaincre.

Delacroix est moins séduit. Il va, à la vérité, aux Eaux-Bonnes, en 1845, non pour contempler les glaciers, mais pour y soigner une laryngite tuberculeuse. Il écrit sans malice à un ami : « Toutes ces montagnes fort belles et fort pittoresques dont je suis entouré ne suffisent pas pour m'empêcher de regretter mon échafaud du Luxembourg. » Serait ce, au fond, que son génie, ici, ne se sent point à l'aise ? qu'il ne juge pas que ces monts soient des modèles adaptés à son style ? On pourrait le penser, à lire cette confidence : « La beauté de cette nature des Pyrénées n'est pas de celles qu'on peut espérer de rendre avec la peinture d'une manière heureuse... J'admire par moments, mais je ne puis rien en faire. » Comment être plus franc ?

Un musicien ne saurait avoir des raisons analogues pour battre froid. Rossini exalte le Pic du Midi et se désole de ne pouvoir en faire l'ascension à cause de son embonpoint. Boïeldieu est si captivé par la vallée d'Argelès qu'il songe à y fonder une maison de retraite pour artistes dans quelque vieux château. Bien mieux, il se flatte que ce château serait plus indiqué pour abriter les jeunes lauréats que la Villa Médicis : « Le ciel des Pyrénées vaudrait autant pour eux que le ciel d'Italie. Le Pic du Midi n'a point de volcan, mais il a

des fleurs. Les belles cascades du Pont d'Espagne ne valent-elles pas bien celles de Tivoli? »

**

Voici maintenant « quelques catholiques ». Ils se nomment Lamennais, Eugénie de Guérin, Veillot : « trois âmes tourmentées, trois tempéraments diversement atteints. Ils cherchent tous trois aux Pyrénées des sources bienfaisantes. »

Frappé d'un mal mystérieux, d'une névropathie lancinante, Lamennais espère du climat de Saint-Sauveur la quiétude et la guérison. Eugénie de Guérin soigne son estomac à Cauterets. Les Pyrénées la ravissent. Elle les juge « infiniment plus belles à voir que Paris ». Elle brode pour se distraire une aube destinée à l'église d'Andillac. Elle décrit un théâtre en plein air où se donnent les spectacles variés que prodigue le programme d'une fête locale, jeu de la cruche, course aux ânes, danses, etc. Notons que le livre que nous analysons a bénéficié de quelques lettres inédites d'Eugénie, circonstance qui ajoute au prix de plus d'une citation.

Quant à Veillot, il est nôtre par une saison passée à Bagnères-de-Bigorre. Il y a été l'hôte de l'archevêque d'Auch, Mgr de Salinis.

**

Le « Voyage aux Pyrénées » de Taine peut s'inscrire au compte du « Déclin du Romantisme ». Comment l'auteur d'une thèse intitulée *Essai sur les Fables de La Fontaine* (1853), qui devait être suivie de tant de beaux ouvrages, fut-il conduit à pousser vers la frontière du Midi? Il s'agissait de soigner une laryngite, et le malade eût été bien en peine de faire les frais d'une cure si

lointaine, et déjà si dispendieuse, si la librairie Hachette n'avait eu l'idée de lui confier la rédaction d'un « guide aux eaux des Pyrénées ». Initiative bienheureuse. Il en dérive ni plus ni moins le fameux *Voyage aux Pyrénées*. C'est « le triomphe du paysage et de la scène ». On y trouve, comme bien il sied, un « orage », un « crépuscule », un « lever de soleil sur la montagne », un « lac », une « mer », des « fêtes villageoises », plusieurs « forêts », plusieurs « cascades », en somme « un véritable salon de peintre de montagne ». Au surplus, les digressions historiques n'y manquent point, et l'on pense bien que l'auteur — un « philosophe » — ne se contente pas de décrire, il entend expliquer. Déjà pointent çà et là les théories rigides et bien connues, qui se développeront si amplement plus tard, sur la détermination de la race et du milieu.

Michelet, autre attardé du Romantisme, n'ignore pas les Pyrénées, encore que son goût — on l'a observé — ne prise pas les altitudes et se plaise à mi-hauteur. Deux courts chapitres de son livre sur *La Montagne* sont consacrés aux Pyrénées. « Il s'inspire directement, parfois sans les citer, de Ramond, de Dralet, de de Lancre. »

Glatigny, pêcheur de lune, se rattache aussi étroitement au romantisme finissant. Qu'il soit venu ou non, en 1856, à Biarritz avec une troupe d'acteurs, qu'il ait travaillé ou non, en qualité de manœuvre, à Bayonne en 1865, toujours est-il qu'il monte en scène dans cette dernière ville en 1867 et se fait tellement remarquer par sa mine et sa mise qu'on le caricature, tout en le louant, dans un malicieux journal de Pau, *Le Furet* : « Il est si grand que son nez s'accroche aux branches des sycomores; il est si maigre que ses habits étroits flottent autour de ses os comme la brume crépusculaire autour des peupliers de la vallée. Un chapeau pointu qui a eu

des malheurs allonge encore sa tête longue au sommet de laquelle s'accroche une modeste forêt de cheveux qui frisent comme des bâtons de chaise. » Et l'on garde pour la fin le nom de ce « rimeur prestigieux » ... « c'est Albert Glatigny, un des rares poètes de ce temps où les poéteraux abondent. » Comment ce primesautier ne subirait-il pas fortement l'attrait du fort paysage montagnard ? Il traduit son ravissement dans une lettre à Soutras, poète bagnérois : « A deux pas du Tourmalet, du Pic de Midi, de l'Arbizon, de toutes ces grandioses sauvageries, de ces magnifiques épouvantements, on dirait que la nature se délasse et veut respirer. Le flamboiement du soleil couchant allume un incendie joyeux dans la sapinière qui clôt le pré Saint-Jean... La route de Campan, dont on ne voit qu'un petit tronçon, débouche sur le pont, entre deux collinettes gaies, couvertes de hêtres, avec une grande trouée au milieu de l'horizon pour l'espace, pour l'illimité. »

Le Romantisme pyrénéen va s'achever, en ce dernier retardataire impénitent qu'est Henry Russell. Nul n'a été plus intensément épris que lui de la montagne. En 1865, il consent à accompagner à la cime du Néthou son ami Hoskins, de la marine britannique, mais à la condition de coucher exactement sur le sommet. Et comme il est impossible de s'allonger sur la crête, les héros de l'exploit doivent se placer « en travers, avec les jambes en partie dans le vide ». Cette fantaisie nous vaut une description excellente, d'autant plus originale que l'orage et le clair de lune viennent s'en mêler : « Cette lune me fit l'effet d'un mort qui ressuscite. Toutes les montagnes qui dormaient sous nos pieds, et qu'on ne voyait guère avant, devinrent blêmes et difformes ; leurs contours indécis faisaient peur, leurs neiges prenaient un ton verdâtre, les crevasses avaient l'air de remuer,

enfin le ciel était cendré, et le silence, quand le tonnerre cessait, donnait l'idée d'un cimetière à minuit. »

Le Romantisme a tant de raisons de trouver son compte aux Pyrénées ! L'auteur auquel nous empruntons les éléments de cet article répond dans ses derniers chapitres et dans sa conclusion aux interrogations de ceux qui souhaitent approfondir ce que les romantiques ont cherché dans nos sites et pourquoi ils se sont, pour la plupart, passionnés pour eux. Proscrits, contrebandiers et bohémiens font vibrer la corde romantique pour d'autres raisons encore que celles du pittoresque. Légende et histoire doublent à leurs yeux avides le charme de la nature.

Le Romantisme a passé, le sentiment de la montagne est resté. Ce sentiment — et ce sera donc pour nous, comme pour l'auteur à qui nous devons ce bel ouvrage sur *Le Romantisme et les Pyrénées*, le dernier mot — « s'est véritablement intégré à l'âme humaine ».

J. CALMETTE.